

Prédication pour le jour de Noël 2020

Temple de Chêne

25 décembre 2020

Pasteur Michel Schach

Textes : Luc 1,39-47

texte basé sur les notes en vue de la prédication

« Avez-vous observé qu'un morceau de ciel, aperçu par un soupirail,
ou entre deux cheminées, deux rochers, ou par une arcade,
donnait une idée plus profonde de l'infini
que le grand panorama vu du haut d'une montagne ? »¹

Cette citation de Charles Baudelaire figure en exergue, en première page du livre d'Elizabeth Parmentier, paru chez Labor et Fides en 2020 et intitulé « *Cet étrange désir d'être bénis* ».

Le même Baudelaire dira

« Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte
ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée »

et

Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant
que ce qui se passe derrière une vitre. ²

Magnifiques paroles pour un jour de Noël où, plus que d'autres années, les circonstances nous invitent à ce mouvement initié par Dieu à Noël, et où il vient comme se faufiler dans le soupirail des limites de notre condition humaine.

Magnifiques paroles pour ces jours où nous sont « offertes » les prescriptions sanitaires pour investir les seuils et les fenêtres de nos vies et pour oser croire qu'un salut, à la porte ou à la fenêtre, peut être aussi porteur de chaleur et de bénédiction qu'une étreinte ou un bon hug à l'intérieur .

C'est de bénédiction que je veux vous parler aujourd'hui.

Le propre de toute bénédiction, c'est qu'elle requiert autant l'engagement authentique de celui/celle qui l'énonce que l'espérance de celui/celle qui la reçoit.

C'est à travers deux femmes, à l'orée de l'Évangile, que je veux vous parler de bénédiction car les femmes dans les Évangiles (et pas seulement) sont là pour accompagner les grands tournants.

On comprend, à partir de là, qu'elles soient à nouveau présentes, les premières, au matin de Pâques, pour guetter le « soupirail » de la Résurrection.

1 Charles Baudelaire, Correspondance, Lettre à Armand Fraisse, 19 février 1860

2 Extraits de « Les fenêtres », *Petits Poèmes en prose*, édition posthume 1869.

Deux femmes, Elizabeth et Marie, se retrouvent, non dans le lieu saint du temple, lieu aménagé, convenant et convenu de la Présence du Dieu – les femmes n’y avaient, à l’époque pas accès (je voudrais dire à mes filles que c’était comme ça à l’époque, mais que cela ne veut pas dire que je suis d’accord ! - deux femmes se retrouvent, quelque part « dans le haut pays », comme le précise l’Evangile.

C’était chez l’un d’elles, chez Elizabeth. Était-ce aussi sur le territoire de sa paroisse ? Je ne sais pas ! Le mot paroisse, en grec, signifie littéralement « à côté de la maison ».

Paroisse, un mot qui, en ces temps particuliers que nous vivons, où nous sommes invités à investir nos lieux du seuil et de nos fenêtres, paroisse – à côté de la maison, cela prend une résonance toute particulière !

Elizabeth était âgée – dans une période de la vie où l’on n’attend plus grand-chose, où l’on a parfois le sentiment de ne plus servir à rien.

Malgré son statut de femme de notable religieux, sa vie n’avait pas été épargnée. Trois versets avant notre passage, il est précisé que, jusque dans son grand âge, on l’appelait « la stérile ».

Ce que ce lien étroit d’Elizabeth avec le temple de Jérusalem peut vouloir nous indiquer, c’est qu’elle avait des ressources de foi et de spiritualité et un cadre pour déchiffrer sa vie.

Elle était pétrie d’Ecriture, comme le révèle chacune de ses paroles.

Elle savait, par exemple, que le culte est un lieu et un temps pour rendre grâce, remercier.

Le culte du peuple hébreu est né de la gratitude, qui mène à bénir Dieu, ce qui signifie que la bénédiction s’enracine dans la louange.

Le culte célébré le septième jour, était célébré ce 7^e jour à la fois pour signifier que c’était le jour où Dieu a abandonné la maîtrise de sa création pour la remettre entre les mains de ses créatures (pour la faire fructifier) et aussi pour marquer le jour où l’humain, à son tour, abandonne la maîtrise pour la remettre à Dieu, pour suspendre le temps et puiser dans l’instant d’éternité.

Le culte, à sa façon était et est toujours un temps qui requiert écoute, attention – Dieu n’étant pas immédiatement discernable – pour découvrir sa présence dans l’interprétation des réalités du monde ordinaire et ainsi le louer.

L’autre femme, Myriam – Marie, était jeune, tout juste sortie de l’adolescence.

Elle était partie de chez elle pour se rendre chez sa parente, apparemment seule, sur un chemin risqué, pour un voyage que les spécialistes évaluent à 4 jours.

L'Évangéliste Luc n'en dit rien, probablement pour ne pas se perdre dans l'anecdote et pour focaliser le « zoom » de sa vision sur la lucarne du moment précis de la rencontre des deux femmes sur le seuil de la maison d'Elizabeth.

Il est juste précisé que Marie « salua » Elizabeth ; il n'est pas dit quels mots elle a employés pour saluer.

En revanche, il nous est donné de percevoir l'effet positif de la salutation sur l'enfant porté par Elizabeth.

Ce qu'on peut savoir, par deà les mots employés par Marie, c'est qu'elle venait d'être touchée par une manifestation de Dieu - que la Bible désigne pudiquement par le mot « ange ». Et, lors de cette manifestation de Dieu, elle a entendu profondément que, dans sa destinée particulière – et Dieu sait si elle n'a pas été facile – elle avait la « faveur de Dieu » (Lc 1, 28-30).

C'était cela, son moteur intérieur, ce qui l'a mise en route, bravant tous les dangers – pour se rendre chez sa parente Elizabeth.

Et, manifestement, lorsqu'on se sait habité, mu par « la faveur de Dieu », cela se transmet dès les premiers mots que l'on prononce, même encore sur le seuil de la maison.

Cela remue jusque dans les entrailles de l'autre.

A ce moment précis, Elizabeth est autant féconde de sa relation longue avec Zacharie, son mari, féconde de toutes les questions, de tous les cris, de la foi, des tourments de la première alliance qu'ensemble avec son mari, elle représentait... Zacharie en était même devenu muet...

Elizabeth, étant autant fécondée par cela que par la parole de salutation habitée par la faveur de Dieu de Marie.

Nous ne le savons plus toujours assez, mais la parole des autres, lorsqu'elle est habitée de faveur, nous féconde. Et les nôtres fécondent les autres.

Pour Elizabeth, ce salut a levé sa honte... cette honte à tout propos.

Vous ne la connaissez pas, vous ?

Honte d'avoir trop dit, ou pas assez dit, trop fait, ou pas assez fait, échoué ou réussi...

Honte !

Or ici, dès le seuil, alors que la porte n'est peut-être encore qu'entre-ouverte, que les fenêtres de la maison ne laissent encore que deviner l'intérieur : LA FAVEUR de Dieu !

Cette faveur de Dieu donne d'emblée le ton.

Cette parole de salutation de Marie rejoint l'intériorité la plus profonde d'Elizabeth - qui se passe de mots.

Aucune des deux n'a besoin de s'expliquer – ni Marie sur cette scabreuse histoire d'ange et de virginité, ni Elizabeth sur sa stérilité mise en perspective par la promesse. Et, cependant, tout est dit, tout est senti, tout est compris.

A la salutation de Marie répond la bénédiction d'Elizabeth :

« Tu es bénie au milieu/parmi toutes les femmes, béni aussi le fruit de ton sein. »

Des paroles, vous le savez, reprises par la piété de nos amis catholiques dans leur prière à Marie.

Parfois, je me dis que Marie serait peut-être plus heureuse que cette piété ait plus d'effets sur toutes les femmes et leur statut dans la société comme dans l'Église.

Elizabeth, ici, vous l'avez entendu, bénit Marie et le fruit de son sein, Jésus.

Au vu du parcours de vie de l'une et de l'autre, on peut comprendre que la bénédiction n'est pas une protection contre les difficultés.

Elle ne comporte rien de magique, elle se transmet à travers de simples mots, mais elle ouvre un soupirail vers une libération active mais à peine visible qui, pour les chrétiens, prend la figure du Christ.

Je vous l'ai déjà laissé entendre tout à l'heure, la bénédiction implique l'acceptation d'une non-maîtrise, en l'occurrence que quelqu'un d'autre agisse dans cette intériorité profonde qui est la mienne et y mette sa faveur.

Il y va de l'expression d'une voix « passive » à relayer - celle de Dieu - qui n'a rien à voir avec la belle formule devenue courante ces derniers mois et qui consiste à dire « Prends soin de toi ».

La bénédiction n'est ni un souhait, ni un vœu, elle est un enracinement dans la faveur de Dieu que je ne peux pas m'offrir moi-même mais pour laquelle j'ai besoin du détour de la Parole d'un tiers.

Une femme atteinte d'un cancer m'a dit un jour :

« Je ne sais pas ce que la bénédiction de Dieu vient faire là-dedans, elle ne change pas ma psychologie et mes angoisses, mais j'ai besoin qu'elle soit là et qu'on m'aide à m'en souvenir ».

La bénédiction permet souvent de mieux assumer la fragilité humaine.

La bénédiction n'est pas un produit, elle est une relation dans laquelle des personnes prennent conscience de qui elles sont en vérité, de leur vraie nature.

La bénédiction est comme un abri ou une forme qui permet d'échapper à la vie qui n'a plus de sens, qui est vide et solitaire.

On s'y découvre dans la faveur de Dieu – précieux, précieuse !

A l'instar de Marie et Elizabeth, on rejoint là le Saint des Saints de la rencontre en nous, celui où le Christ, soudain, devient présent.

Et ne pensez pas que seuls les pasteurs, les prêtres ou les rabbins peuvent bénir.

Il y a une population à Genève qui, il est vrai, nous dérange parce qu'elle tend la main mais qui, à chaque fois que vous donnez quelque chose inscrit votre don dans la faveur de Dieu et vous dit : Que Dieu te bénisse ».

Elizabeth était certes femme de prêtre, mais elle était femme, ce qui, dans la société de l'époque lui imposait plutôt le silence. Elle était âgée.

Etre bénissant pour autrui est une force qui peut habiter chaque être humain. Cette force n'est réduite ni par l'âge, ni par la maladie. Avec l'âge, elle pourrait même gagner en intensité, celle d'avoir su surmonter beaucoup de coups du destin.

Et si vous le l'avez pas encore saisi – retournez au texte qui dit qu'Elizabeth fut remplie du Saint-Esprit, poussa un grand cri et dit : « Tu es bénie ...»

Cela signifie que l'« accoucheur » de toute bénédiction qui rend fécond.e c'est l'Esprit Saint, le souffle saint.

Alors, puissiez-vous le laisser entrer, vous convaincre que vous avez profondément la faveur de Dieu, quoi qu'il arrive.

Puissiez-vous le laisser lever en vous la bénédiction pour les autres, parmi les autres.

Devenir toujours à nouveau dans le monde d'aujourd'hui non pas des allumeurs de réverbères mais des ouvriers de soupirails ou de lucarnes, des accoucheurs de vie.

Et, là où les fenêtres demeurent fermées, poser votre main sur la vitre pour rejoindre ainsi les mains grandes ou petites collées derrière et offrir la faveur et la bénédiction de Dieu

Amen

Prière

Quand nous ne sommes plus en attente de rien,
ni de personne en particulier,
Quand aujourd'hui perd sa saveur de joie,
demain son goût d'espérance,
Quand le passé nous pèse comme un repas copieux
mais sans finesse,
Surprends-nous, Dieu de la vie en promesse.

Quand nos journées affichent complet,
telles des auberges encombrées d'habitudes
et de peur de changer,
Quand nos regards et nos paroles se figent
dans le miroir givré de la lassitude et de l'indifférence,
Surprends-nous, Dieu du temps
où chaque instant nous ouvre à demain et compte...

Quand l'humain est trop programmé
pour te faire une place,
Quand il se laisse en friche d'humanité
et retourne au chaos de la haine,
de la violence ou de la guerre,
Viens faire place nette en lui, en moi, en nous.
Recrée en moi, en nous, un espace de vie,
une saveur de joie, un chant de liberté.

Dieu de l'amour sans masque et sans parure,
fais de nous, comme tu l'as fait pour Marie,
des témoins de ton passage, de ta bienveillance
et de ta faveur.
Creuse en nous l'espace d'une rencontre
où l'autre peut renaître
et nous faire renaître avec lui.
Que nous reconnaissons en lui notre propre visage
comme un reflet du tien, éclairant le monde.

Amen

(D'après Ion Karakash)